NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

81 N° 1 1959

# Fonction missionnaire, fonction d'Église (II)

p. 41 - 59

https://www.nrt.be/fr/articles/fonction-missionnaire-fonction-d-eglise-ii-1901

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

# Fonction missionnaire, fonction d'Eglise

(suite)

## III. MISSION DANS LE MONDE

*L'Eglise n'est pas du monde, mais...*

Il est facile de voir combien diffèrent essentiellement, par leur fin, la société ecclésiale que veut bâtir la mission et toutes les autres sociétés. La première est directement orientée vers la fin surnaturelle de la gloire de Dieu par l'Eglise pour le salut des hommes. Les autres tendent plus ou moins pleinement à des fins naturelles. Et c'est pourquoi jamais la Mission ne peut apparaître aux yeux des hommes comme une entreprise terrestre, ayant partie liée avec d'autres entreprises terrestres.

Il y a exactement 25 ans, à propos de l'*Aucam* (et implicitement de toute la perspective missionnaire), le P. Charles écrivait avec une lucidité admirable :

« L'*Aucam*, fidèle aux directives pontificales, refuse de voir dans l'entreprise missionnaire une vaste tentative d'européanisation; elle refuse plus encore de soutenir les intérêts commerciaux ou coloniaux de l'Europe, sinon dans la mesure où ils peuvent servir au bien suprême de l'Eglise et aux populations indigènes, qu'il faut défendre contre toutes les rapacités et toutes les exploitations » (*E.M.*, p. 243-244) [1].

Il ajoutait que cette attitude est difficile :

« On se retranche et on se hérisse; les nationalismes s'exaspèrent... Servir l'humanité pour l'amour du Dieu qui l'a faite, semble une illusion vaporeuse qui ne résiste pas et se dissipe en face des réalités brutales de la concurrence économique, des armements militaires, et de la lutte pour l'existence » (*E.M.*, p. 244).

Un an plus tard, le Père Charles revenait sur le même sujet, d'une façon plus concrète :

« Même quand il s'agit d'action missionnaire, les propagandistes sont tentés de lui gagner des sympathies en la définissant comme un excellent moyen de faire barrière devant la propagande bolcheviste; comme un instrument discret et peu

---

1. Rappelons les sigles utilisés dans cet article pour désigner les ouvrages du P. Charles : *D.M.* = *Dogmatica Missionaria*, inédit, en latin; *Dossiers* = *Dossiers de l'Action Missionnaire*, 2e édit., Louvain, Aucam, 1939; *E.M.* = *Etudes Missiologiques*, Louvain, Museum Lessianum, 1957; *P.M.* = *La Prière missionnaire*, Louvain, 4e édit., Aucam, 1938.

coûteux d'expansion coloniale; comme une force au service du système européen; comme une méthode efficace pour apprivoiser les sauvages et les transformer en bons contribuables et en bons clients... Il y a là une grosse erreur fondamentale. La mission catholique est une activité de la Sainte Eglise; c'est d'elle qu'elle tient son mandat et c'est en son nom qu'elle s'adresse aux hommes. De plus en plus on s'aperçoit qu'en la subordonnant, ne fût-ce que de façon provisoire, aux entreprises coloniales et aux impérialismes politiques, on la déconsidère et on la stérilise... Il est essentiel que le but propre de la mission [bâtir l'Eglise] ne soit pas masqué ou absorbé ou dévié par les buts politiques d'un gouvernement civil. La mission, — on ne le répétera jamais assez — est de l'Eglise et pour l'Eglise» (*E.M.*, p. 248-249).

De telles paroles, et les exemples concrets — voire les critiques — qui les appuyaient, ont pu susciter à l'époque pas mal de protestations. Mais leur fondement théologique est indiscutable, et leur clairvoyance pratique est vérifiée chaque jour un peu plus par les événements.

Pourtant, sans être du monde, l'Eglise et donc aussi la Mission qui la plante sont dans le monde. Les fins de la société civile et de la société ecclésiale ne sont pas identiques; elles ne sont cependant pas totalement étrangères l'une à l'autre. Le bien naturel que procure la société civile doit finalement mieux disposer les hommes à s'ouvrir à l'appel des Missions et de l'Eglise. Et, par ailleurs, ce sont les mêmes personnes, les mêmes choses, les mêmes réalités de tout genre que les deux sociétés ordonnent pour des fins différentes et hiérarchisées. Contre les protestants, Bellarmin répétait que l'Eglise est « aussi réelle que la république de Venise ».

« C'est sur la terre que se jouent les destins éternels, et la grande gloire du Fils unique. Toute la splendeur dont le Ciel s'enrichit, c'est la terre qui la lui fabrique» (*P.M.*, p. 17).

« L'Eglise qu'il nous faut planter sur la terre, c'est bien l'Eglise des hommes, et non pas seulement celle des âmes, l'Eglise des hommes, avec tout ce qu'ils sont et tout ce qu'ils ont... l'Eglise qui prend la terre pour la sanctifier et toute la tradition des hommes pour vous en faire hommage.

» Elle ne s'adresse pas seulement à notre esprit pour l'enseigner, ni à notre volonté pour la conduire; elle nous marque, corps et âme, du signe de la rédemption...» (*P.M.*, p. 88).

D'une façon plus nette encore :

« L'Eglise a été constituée par le Christ, et par le Christ elle est efficacement dirigée, non seulement pour sauver les âmes des élus, mais pour sanctifier le monde entier, en le purifiant de toute puissance mauvaise, et en l'unissant par ses bénédictions et ses offrandes à son Créateur et Rédempteur.

» C'est pourquoi l'Eglise ne sauve pas seulement les âmes, mais les hommes; et les hommes, elle ne se contente pas de les sauver, mais elle les achève selon toutes leurs capacités.

» En conséquence, partout où (par l'effort de la mission) se propage l'Eglise, elle doit — de par son institution et sa nature — procurer non seulement à ses fils mais à tous les hommes, s'ils ne les ont pas encore, les biens de la santé, de la science, de la vie décente, de la paix sociale et de la sainte joie. Si, par

contre, les peuples ont déjà ces biens, elle doit, puisqu'ils ne les tiennent que du Christ, les lui rapporter de manière consciente et dans l'action de grâce...

» Ces activités ne seraient étrangères à la plantation de l'Eglise que si quelqu'un pensait faussement que l'Eglise est une société purement spirituelle » (*D.M.*).

On ne peut parler plus clairement, ni plus vigoureusement, ni de manière plus constructive.

Un autre point de vue existe encore touchant le même sujet : celui de l'Esprit de Dieu. On dira alors :

« Le monde entier a été saisi par votre Esprit consolateur. Il ne le sait pas encore. Mais un visage est beau avant qu'on ne l'ait vu au miroir et les enfants grandissent sans avoir passé sous la toise. La joie du monde est déjà en Lui puisque cet Esprit y a déversé tous ses dons. Les germes sont partout, nous n'avons plus qu'à les cultiver. Dans ces villages perdus de la Chine ou de l'Inde, personne ne connaît l'Esprit Saint, mais lui connaît tout le monde et il n'est pas une seule âme, il n'est pas une seule chose qui échappe à son action. Une immense bénédiction a enveloppé le monde... » (*P.M.*, p. 172).

On peut encore prendre la question, non plus du côté de l'Eglise ou de l'Esprit, mais du côté du monde :

« Dieu, créateur et rédempteur à la fois, n'a pas plusieurs idées disparates qu'il réaliserait à tâtons, mais une pensée très simple et très droite qui est la raison de tout. (Ainsi) entre l'œuvre du Créateur et celle du Rédempteur, il ne peut exister d'opposition (et) tout ce qui, dans l'homme et son action, n'est pas irrémédiablement vicié par le péché doit être considéré comme une disposition préparatoire à la forme de l'Eglise.

» Nous devons tenir qu'il n'y a rien, dans la constitution physique ou morale de l'homme, qui soit indigne du Créateur (et que) puisque la nature elle-même n'est pas mauvaise, elle peut, sans la grâce, pratiquer des actes honnêtes et, avec la grâce, qui n'est refusée ni aux pécheurs ni aux païens, elle peut monter jusqu'à la charité parfaite. Bien plus, de bons théologiens comme Ripalda et son école ont cru, sans être jamais inquiétés par le magistère, qu'aucun acte honnête n'a jamais été posé et ne sera posé par un païen sans qu'en fait celui-ci n'ait reçu une grâce pleinement surnaturelle » (*Dossiers*, 14; cfr *Sem. Miss.*, 1926, p. 6).

L'Eglise est voulue par Dieu absolument et universellement; dès lors tout ce qui est susceptible d'être assumé par elle, tout ce qui ne contredit pas sa nature divine doit trouver en elle sa place, marquée d'avance par Dieu. Ceci est vrai non seulement des dispositions individuelles de l'homme, mais de ses institutions sociales, de son organisation juridique, de ses arts, de ses coutumes et traditions, de sa langue, de ses croyances, de ses rites même religieux...

*L'Eglise missionnaire et la terre.*

C'est dans un article intitulé : *Créateur des Choses visibles* (*N.R. Th.*, 1940, p. 261-279) qu'est précisée l'attitude de l'Eglise et de la **Mission envers les choses matérielles.**

Les premiers docteurs orthodoxes ont voulu « sauver le monde de la matière des dédains gnostiques et des condamnations néo-platoniciennes ». Ils ont proclamé, que le monde était réel, que « le corps du Verbe fait chair était réel, tout comme le pain de l'Eucharistie et l'eau du baptême » (p. 274).

Non point seulement réel mais bon, étant donné son origine. « Contre les dualistes, l'orthodoxie catholique a répété que le même Dieu, le Père Unique était le créateur du visible et de l'invisible, l'auteur responsable du matériel et du spirituel, du corps et de l'âme, du ciel et de la terre, de l'éternel et du temporel » (p. 273). Non point seulement réel, le monde, mais saint : « Puisque la sainteté est l'union à Dieu, les choses elles-mêmes, œuvres de Dieu, sont saintes à leur manière, d'une sainteté réelle. Elles seront, non seulement associées au culte chrétien, mais même deviendront objet du culte le plus saint. » (*Dossiers,* 8). Mais précisons-le : « Cette dignité de tout le matériel, de tout le visible ne vient pas d'abord... de ce que le monde est fait pour l'homme, mais de ce qu'il est fait par Dieu, non de sa destination mais de son principe » (p. 276). Ainsi « tout cela a un sens divin et une valeur d'éternité ». Par cette affirmation « tout le faisceau lumineux du dogme (est) projeté sur les choses. C'(est) une nouvelle vision du monde impliquant un changement complet d'attitude » (p. 274).

« Le christianisme ne se présentera donc pas comme un choix à faire entre deux réalités incompatibles, mais comme une synthèse universelle » (p. 275).

« Puisque tout vient de Dieu, créateur unique, et que toutes les choses ont une signification divine, adorer Dieu, tendre vers lui et respecter le monde, lui demeurer fidèle, ne sont pas deux attitudes, deux tendances divergentes entre lesquelles il faudrait choisir. Ce sont les deux aspects solidaires, complémentaires, logiquement et naturellement liés d'un seul et même devoir, d'un seul et même amour... » (p. 275).

Conclusion qui vaut pour l'Eglise comme pour chaque chrétien :

« L'Eglise, que la Mission doit planter, n'est donc pas une simple communauté des âmes ; elle est réelle et visible. Elle a un rôle à jouer, comme ministre de la Rédemption, vis-à-vis de la terre, du sol, du corps, et de la matière. Elle ne peut se désintéresser de rien, dans l'œuvre du Créateur, puisque c'est toute la Création que le Rédempteur est venu délivrer » (*Dossiers,* 8).

Certains ont dit, fort légèrement, que l'on donnait aux choses bien de l'importance, que les âmes importaient beaucoup plus. Certes oui, d'un point de vue ; mais dans l'ordre réel, naturel et surnaturel, de création et de rédemption, les choses sont associées au corps, et le corps à l'âme, par l'intention divine : Le Christ a pris un corps, et c'est par ce corps qu'il a paru, circulé, prêché, béni, souffert et racheté. Le Christ a fait entrer les choses dans ses paraboles, dans ses **miracles, dans ses gestes les plus saints.**

Une religion ainsi concrète et « incarnée » répond bien à ce que sont les hommes et est vraiment le plan de Dieu : « Le Christ a sauvé tout ce qu'il est devenu ». Et l'Eglise aussi doit tout assumer pour tout sauver.

L'Eglise doit prendre les choses et les *sanctifier* : C'est bien ce qu'elle fait par les multiples bénédictions du rituel, qui envoie le prêtre dans la chambre nuptiale, devant la huche, jusqu'à la grange, au cellier et à l'étable, quand ce n'est pas devant la linotype ou dans l'avion. Car l'Eglise marche avec le temps : elle veut, elle doit bénir les choses, pour qu'en elles l'homme voie le don de Dieu à employer vertueusement.

L'Eglise doit prendre certaines choses et les rendre *sanctifiantes*; ce seront les sacramentaux. Nos aïeux y tenaient; nos néophytes en sont avides. La réaction est très saine; elle ne devient aberrante, que lorsque nous la laissons trop longtemps sans objets valables, ou l'abandonnons à d'autres mains : eau bénite, cierges bénits, palmes bénites, huile bénite, œufs de Pâque bénits, pain ou riz bénit pour des distributions quasi liturgiques, noix de coco germées bénites en gage de fécondité, médailles de toutes sortes. Foin des faux spiritualismes, et des angélismes irréels !

L'Eglise a choisi, à la suite de son fondateur, certaines choses pour être au cœur du mystère du salut : matière des *sacrements* et jusqu'au plus grand d'entre eux : le Corps du Christ.

Dans un discours sur *L'erreur des idolâtres*, le P. Charles disait :

« L'idolâtre qui traite comme un être divin la statue ou le symbole matériel... se trompe sans doute... mais s'il se trompe, ce n'est pas en cherchant sur la terre un objet à la fois matériel et adorable, c'est en croyant trop tôt avoir déjà trouvé cet objet, et en ne poussant pas jusqu'à Jésus de Nazareth, Verbe de Dieu vraiment fait homme, *Verbum caro factum*. Il se trompe sur l'application, non sur le principe. Son erreur est une erreur de fait, non une absurdité logique...

» Pour guérir l'idolâtrie, il n'est pas nécessaire de lui dire que tout est fou, que tout est absurde dans ses tâtonnements religieux et dans ce désir qui le pousse de trouver Dieu tout proche, dans ce pressentiment d'un objet matériel que l'homme doit adorer » (*E.M.*, pp. 92 et 95).

C'est pourquoi la Mission devra présenter dans toute sa splendeur le Mystère de l'Incarnation, le Mystère de l'Eucharistie qui la continue et, gravitant autour de ce Sacrement Premier, les six autres, où chaque fois le Seigneur a voulu lier à une matière, à un geste, à quelques paroles, une grâce surnaturelle qui nous rende plus déiformes.

Autour de ces sacrements, il est normal, il est urgent de déployer les liturgies parlantes, et les respects exprimés, afin que les choses, elles aussi, à leur degré, soient évangélisatrices et sanctificatrices.

*L'Eglise missionnaire et les hommes.*

« L'Eglise catholique, d'un bout du monde à l'autre, par-dessus toutes les barrières des préjugés, des races, ou des océans, par-dessus les déserts et les ignorances, chez les enfants et chez les guerriers, chez les paysans, blancs, jaunes ou noirs, qui grattent le sol, chez les marchands qui calculent et revendent, chez les mécaniciens qui ajustent, chez les pêcheurs, chez les savants, dans les villes et sur les fleuves, c'est elle, c'est l'Eglise qui doit partout sanctifier notre monde et le rendre acceptable à son Dieu... Depuis l'ouragan tumultueux du matin de Pentecôte, la porte de l'Eglise est grande ouverte, et c'est sur le perron, face aux peuples de toute la terre que se continue l'œuvre du premier apôtre... » (*E.M.*, pp. 217-218).

Il n'est donc pas de groupe humain qui ne soit admis, appelé à l'Eglise; il n'en est pas que la Mission puisse négliger, encore moins mépriser. Comme Dieu, comme le Christ, comme l'Eglise, la Mission ne connaît qu'une race et qu'un peuple et qu'une classe, celle des hommes, fils de Dieu, frères du Christ, requis par l'Eglise pour la gloire de Dieu et pour leur propre salut. Elle sait du reste de quoi ils sont faits!

« L'Eglise n'est pas une imagination, elle n'est pas une solution idéale, elle est plantée dans la terre des hommes, elle est faite avec des hommes, avec des hommes misérables, avec des hommes cagneux, bancals, qui trébuchent, qui se relèvent, qui sont méchants, qui pour eux-mêmes sont quelquefois dangereux. L'Eglise est faite de tout cela. On la dépeint quelquefois comme une sorte de noviciat peuplé d'excellentes religieuses. Allez voir!... c'est avec les hommes qu'est faite l'Eglise, pas du tout avec les anges; les hommes, ce sont des mortels, des malades, des passionnés, des imprévisibles, des grognons qui tiennent avant tout à leurs griefs, qui tendent toujours à avoir une rancune, qui mordent volontiers, même quand on ne les attaque pas, et c'est avec cela qu'est faite l'Eglise... » (*E.M.*, pp. 160-161).

L'Eglise n'est pas naïve, elle n'est pas « idéaliste ». Et la mission, elle aussi, se doit d'être réaliste. Ses chrétiens présents ou futurs, où qu'ils se trouvent, elle en « espère tout », car ce sont des saints en puissance, et qui parfois le deviendront en fait, comme les martyrs de l'Ouganda ou du Japon, comme Kateri Tekakwitha ou Martin de Porrès.

Mais pas tous, ni tout de suite; et c'est pourquoi la Mission « supporte tout ». Le missionnaire sait qu'envers lui-même et envers son propre peuple, la Providence de Dieu, menant l'histoire, a eu et garde d'infinies patiences et des pardons longanimes. Il a, lui aussi, à se montrer patient devant les inévitables gaucheries, ou les faux pas très compréhensibles des jeunes communautés par ailleurs si généreuses. Il ne dira pas, car l'Eglise ne le dit pas, après telle expérience moins réussie, qu'il n'y a rien à faire, que manifestement celui-ci ou ceux-ci sont incapables, trop faibles ou trop peu doués, de corps ou d'âme. C'est avec les hommes comme ils sont que l'Eglise fut faite,

existe et grandira. En douter, serait douter de Dieu, de sa paternité universelle, de sa Rédemption sans limites, et des pouvoirs de sa grâce. Ce serait blasphémer.

Voilà pourquoi, à tous les hommes, et à tout homme, la Mission fera confiance, inlassablement, sachant qu'à tout groupe, comme à tout individu, est promis un destin lumineux, malgré ses limites et faiblesses. En ces limites et faiblesses mêmes!

« Nous sommes la race de ceux qui souffrent et qui meurent, et c'est par nous que la gloire (de Dieu) peut encore grandir ici-bas. Et parce que nous sommes sans cesse sous le coup de la maladie, de l'épreuve, de la fatigue et de l'infirmité, notre service prend une valeur universelle, et force l'admiration du cœur même de Dieu » (*P.M.*, p. 88).

Redisons-le : « Il n'est pas nécessaire de détruire l'homme pour faire place au chrétien » (*Sem. Miss.*, 1926, p. 6). Car : « Il est profond, le cœur de l'homme... Seulement, ces richesses, savons-nous les susciter? » (Cfr *E.M.*, p. 170).

*L'Eglise missionnaire et les cultures.*

Les hommes ne vivent pas seuls mais en groupe : un groupe qui les défend et les prend, tout ensemble. Pour déterminer à quels signes l'on reconnaît que l'Eglise est solidement implantée dans une région, on a dit parfois « qu'il suffisait de la prédication permanente de la foi et de l'offre, permanente aussi, des sacrements du salut à toutes les âmes de bonne volonté. Quand ces deux ministères sont assurés, la mission pourrait être considérée comme ayant atteint son but » (voir *E.M.*, p. 72).

Ceux qui écoutèrent trop distraitement, ou lurent trop vite le P. Charles, résumèrent ainsi sa pensée. Mais c'est le P. Charles lui-même qui les détrompe :

« L'indigence extrême de cette réponse me donne du malaise... Est-ce que cette doctrine tient suffisamment compte de tout le mystère que renferme ce mot de « société » qui définit l'Eglise?... Une société suppose une vie commune et donc ce qu'on appelle en anthropologie une culture... Une « culture » se définit : la portion du milieu que l'homme a faite lui-même en tant que membre d'un groupe ou, ce qui est pratiquement synonyme : tout ce que l'homme apprend comme membre d'un groupe » (*E.M.*, p. 72).

« Les institutions familiales et sociales, les arts, les métiers, les rites, les lois, les particularités de l'habitat et de l'alimentation, le code de la politesse, les manières, les modes, tout ce complexe d'idées, de sentiments, de comportements, que nous appelons d'un mot notre façon de vivre, tout cela, c'est une culture » (*E.M.*, p. 388). « Une culture est... un tout extraordinairement cohérent, dans lequel le groupe humain qui l'a créée trouve la garantie de son identité et de sa sécurité » (*E.M.*, p. 389).

« L'ensemble des traits d'un culture est pour le peuple qui la pratique une forme de protection, une manière de garantir et de conserver des valeurs auxquelles il attache souvent beaucoup de prix et qu'il appellera sa dignité, sa sécurité, sa tradition, sa note distinctive, sa noblesse ou même sa morale, ou sa raison de vivre... Essayer de construire et de maintenir une Eglise stable sans s'occuper de christianiser aussi sa culture est, je le crains, une aventure sans

issue » (*E.M.*, p. 75) car « la mission ne rencontre pas devant elle des individus à l'état pur; mais des cultures massives dans lesquelles les individus sont encastrés » (*E.M.*, p. 387).

Or les cultures sont « exigeantes ». *Un homme* qui entre dans un ensemble culturel est contraint, de mille façons, de s'adapter à la discipline de son groupe, à « s'inculturer », et cela crée en lui « des connexions tellement profondes... qu'il ne reconnaît même plus leur caractère artificiel et qu'une part immense de sa culture lui apparaît comme naturelle et innée » (*E.M.*, p. 137).

*Un usage* est admis à l'intérieur d'un groupe et y « reste toujours régi par la volonté collective du groupe lui-même; c'est le groupe qui le protège et le sanctionne ». On ne l'impose pas (*E.M.*, p. 77). Cette volonté juge, par réaction instinctive, si le trait nouveau peut coïncider avec la structure générale et répond à la loi d'intégration. Car « tous les traits s'appellent, s'appuient, et se consolident mutuellement » (*E.M.*, p. 139). D'ailleurs les éléments qui comptent le plus sont ceux que tout le monde peut voir... les mêmes gestes, des réactions uniformes (voir *E.M.*, pp. 76-77).

La culture est donc un vivant « qui se protège, qui ruse, qui attaque. Elle réagit à tout ce qui la menace. Pour le groupe qui l'a créée, elle est une sorte de trésor. Elle est chargée d'un immense potentiel d'émotion. On ne la querelle pas impunément, car elle représente, aux yeux de ceux qu'elle a formés, une valeur unique. Elle leur garantit leur *identité* et leur *sécurité*, c'est-à-dire deux fonctions primordiales de toute société » (*E.M.*, p. 142).

Qu'on le note enfin : « C'est parce que la culture d'un groupe donne un sens à son effort de vivre, comme le sacerdoce donne un sens aux séminaires, que toute culture se défend âprement » (*E.M.*, p. 144).

Tout cela est infiniment respectable, non seulement parce que c'est « de l'homme concrétisé » mais encore, d'abord et surtout, parce que c'est une action de Dieu réalisée.

« Toute la civilisation chinoise, le milieu indien, la psychologie et l'art africains, tout cela qui a pour auteur Dieu et sa Providence, est aussi le patrimoine et le champ d'action (de Dieu et de l'Eglise).

» Ce sont, non pas des prétextes ou des accidents, mais des œuvres divines auxquelles il ne faut toucher qu'avec des mains délicates, et que personne n'a le droit de modifier ou d'abolir ou de mutiler que selon la volonté de leur auteur divin » (*N.R.Th.*, 1940, p. 279).

On ne remplace donc une culture, on ne l'évince, ou encore on ne la transforme, on ne la sublime que pour fournir à ses tenants un sens plus beau, plus haut, plus total de leur effort de vivre.

De ce qui précède, on tirera, au point de vue missionnaire, une *grande conséquence.*

Certes, la méthode de grignotage par conversion individuelle qui

arrache l'homme à son ancien milieu a pu et peut réussir là où ce milieu même est relativement rudimentaire, et en train de se désagréger. Mais dans les pays où la culture est solide et bien en place (Islam, Bouddhisme, Hindouisme, par exemple), elle n'a jamais réussi (voir *E.M.*, p. 146).

« On ne bâtit pas une chrétienté solide en grignotant des individus, en les arrachant à leur culture et en les groupant artificiellement en dehors de celle-ci. C'est sur le bloc culturel qu'il faut agir, et c'est lui qu'il faut non pas désagréger, mais assouplir pour que le ferment chrétien y travaille mystérieusement » (*E.M.*, p. 390).

Ce principe a des applications méthodologiques intéressantes, quant aux points d'application de l'effort missionnaire.

« L'Eglise catholique ne peut bien s'établir qu'au sein d'une culture chrétienne qu'elle a suscitée et qui, à son tour, la protège » (*E.M.*, p. 78).

« Il ne peut pas suffire de viser uniquement les individus que leur âge, leur faiblesse permettent d'arracher à la culture ambiante et qui n'ont sur celle-ci aucune influence; il faut au contraire atteindre les personnes et les institutions qui offrent le maximum de résistance, car ce sont elles qui ont le plus d'influence déterminante sur l'évolution d'une culture » (*E.M.*, p. 146).

Au *concret* :

« Il n'est pas permis de dépayser les âmes sous couleur de les christianiser comme si le Christ leur était étranger et comme si l'Europe avait, à la manière d'un nouveau peuple élu, on ne sait quel monopole » (*Sem. Miss.*, 1926, p. 10).

Au contraire, la culture chrétienne à créer peut et doit « refléter toutes les variétés que provoque son adaptation aux divers groupes humains qu'elle pénètre. Elle s'accommode de la diversité des langues, des vêtements, des arts, des systèmes politiques, des psychologies, des nourritures, des usages sociaux... La mission doit pénétrer dans les cultures non-chrétiennes à la manière d'un ferment » (*E.M.*, p. 146).

Mais cette acculturation chrétienne, c'est peu à peu et par les groupes autochtones qu'elle se fera définitivement. Nous, missionnaires étrangers, nous ne pouvons que la préparer, et les y encourager.

« Zélé sans impatience, clairvoyant sans désespoir, fier sans orgueil, le chrétien occidental ne prône pas comme supérieure et impose encore moins comme obligatoire la culture européenne dont il est l'héritier et le continuateur. Ce qu'il veut communiquer à ses frères proches ou lointains, ce n'est pas ce que lui ont appris les hommes, mais ce que Dieu est venu nous apprendre à tous : cette culture proprement divine qui n'est antagoniste à rien, sauf au péché, qui est partout chez elle comme la lumière et qui chaque jour est actuelle comme l'aurore » (*E.M.*, p. 397).

En effet, depuis que vint le Rédempteur, sa grâce aide l'humanité faible et tombée à « parcourir un à un tous les échelons de la remontée jusqu'à la résurrection du corps glorieux : *resurrectionem mortuorum* ». Et *l'instrument permanent de cette remontée, c'est l'Eglise* :

« Sa sphère d'action n'est pas limitée au salut éternel qu'il faut procurer après la mort. Tout le travail humain est de son ressort; tout ce qui tend à restituer

à l'homme les prérogatives originelles ; tout ce qui augmente son pouvoir, le rend plus fort, plus conscient ; plus maître des forces naturelles... Parce que tout ce travail (de technique, de culture) a un sens théologique, je puis le considérer comme chrétien » (en droit, et destiné à le devenir en fait) (*E.M.*, pp. 255-257). « Toute la matière travaille pour l'Eglise, toute l'histoire du passé tend vers elle ; tout l'effort des hommes n'a de sens que par elle... Elle est la forme divine et donc parfaitement humaine de la création rachetée » (*E.M.*, p. 257).

C'est vers elle que doit converger tout l'effort de l'humanité, car elle seule peut lui donner son achèvement et sa signification : Le patrimoine de tous les peuples est sa dot inaliénable.

Réciproquement : « C'est parce que l'Eglise est totalement humaine dans sa nature divine, qu'elle est la continuation du Verbe Incarné, et qu'elle peut se présenter à l'univers, sans se désintéresser de rien de ce qui concerne les hommes... » (*E.M.*, p. 259).

Etudiant la culture chrétienne bantoue, ou plutôt constatant son absence, le P. Charles concluait :

« Il est urgent de favoriser par tous les moyens honnêtes l'éclosion d'une culture chrétienne africaine... Vivre chrétiennement sans pouvoir se doter d'une culture chrétienne est aussi terriblement ennuyeux que de passer ses jours dans une chambre sans meubles. On y est à l'abri, sans doute, mais ce n'est que l'abri d'une sorte de prison, dont normalement on aspire à s'évader... (Au contraire, une culture chrétienne africaine) donnera à ces millions de néophytes non seulement la foi et les sacrements, mais la joie d'être des chrétiens et le goût de le rester » (*E.M.*, p. 84).

Les conséquences pratiques sont multiples autant que les éléments de toute civilisation. Il faut des écoles, des universités qui « visent à la tête non pour l'abattre ou l'humilier — mais pour en faire le plus vite possible une bonne tête catholique » (*Sem. Miss.*, 1926, p. 127). Il faut souhaiter des délassements et des spectacles et des danses, car « une société qui s'ennuie est une société qui se désagrège et qui meurt » (*Sem. Miss.*, 1938, p, 15). Il faut des œuvres littéraires, des peintures, des sculptures et des monuments ; des cérémonies de baptême, de passage, de mariage et de funérailles ; des pèlerinages, des reliques, des kermesses ; des usages alimentaires, sociaux, économiques ; et bien d'autres institutions, où se reflète et s'incorpore la réalité et le bonheur du salut annoncé et procuré par la Mission. Nos esprits cartésiens et académiques, qui ont longtemps baigné dans un climat de vie laïcisée, ont trop peu perçu cette nécessité, cette « faim », ne l'ont pas assez rassasiée ; n'est-ce point pourquoi nos néophytes sont retournés à leur culture, que rien n'était venu remplacer ou transformer, à leur culture païenne mais réelle ? Le christianisme, l'Eglise, la Mission, s'ils ne saisissent toute la vie, ne garderont rien durablement, pas même les âmes ?

*L'Eglise missionnaire et les religions.*

Il est de mode à notre époque de professer, en matière religieuse, la tolérance, la largeur de vue, le syncrétisme, dans l'idée que les vertus religieuses de *tous* les hommes et de *tous* les groupes — y compris l'Eglise catholique — sont toujours des efforts respectables et admirables, mais essentiellement imparfaits.

La position catholique se refuse à de tels accommodements, tout en affirmant envers les non-chrétiens un respect positif. Elle affirme d'abord clairement (contre les jansénistes, les calvinistes et tous ceux qui comprirent trop durement certaines affirmations augustiniennes) qu'il existe chez les « païens » d'admirables vertus. C'est indéniable. « Mais alors, si d'autres sources jaillissent dans le désert, au nom de quoi peut-on forcer les hommes à n'étancher leur soif qu'à une seule d'entre elles? » demanderont les relativistes (*E.M.*, p. 105).

La réponse catholique comporte en premier lieu l'affirmation suivante :

« Nous ne pouvons pas dire que le christianisme ait le monopole de la vertu;... nous ne pouvons pas dire que ce monopole, il ne l'a pas et qu'en dehors de lui, aussi bien ou moins bien, fleurissent les mêmes vertus... Comment sortir de cette impasse?... Consultons la théologie loyale et généreuse de notre Eglise. Il n'y a qu'un royaume et nous n'avons qu'un Maître; il n'y a qu'une source de sainteté, comme il n'y a qu'un seul chemin qui mène au ciel et une seule Vérité et un seul Amour qui est le Christ. Il est l'oméga, et la solution unique de tous les problèmes; lui seul a les paroles de la Vie éternelle. Et, précisément parce qu'il est la solution, le résultat, il est sans commune mesure avec tous les calculs, toutes les recherches et tous les efforts... Le calcul ne remplace pas le résultat... ».

Il ne faut pas rejoindre « ces modernistes qui estompent la différence radicale, absolue, éternelle, entre la religion du Christ et les religions païennes, entre la personne du Verbe fait chair et les maîtres de la sagesse antique... ».

« Il est néfaste et sacrilège... de mêler dans la même coupe, comme si elles avaient la même valeur et pouvaient se compléter, la sagesse élaborée par les hommes et le don très pur du Père qui est dans les Cieux. Le Christ n'est amélioré par personne » (*E.M.*, pp. 106-107).

Toute vertu chrétienne n'est pas un produit de fabrication purement humaine, c'est d'abord un don de Dieu et la seule voie du salut : « Comme la pointe de la pyramide, le Christ Sauveur est nécessaire et rien ne peut le remplacer ».

Tout pareillement, « il est bien clair pour tout catholique qu'en dehors de l'Eglise, il n'est rien qui puisse avoir une valeur acceptable d'éternité, et que tout ce qui demeure en dehors de l'arche unique est noyé dans les eaux du déluge » (*Sem. Miss.*, 1934, p. 91).

Pourtant ce que nous appelons « vertus humaines » a sa valeur, qui d'ailleurs, au plus profond, n'est pas seulement valeur humaine. Qu'est-ce à dire?

**Voici la seconde partie de la réponse : C'est que, dès l'origine, le**

Christ *attire* mystérieusement tout ce qui, sous sa *poussée* mystérieuse d'ailleurs, s'efforce d'être bon.

« L'effort des hommes vers la charité, vers la justice, cet effort, avec toutes ses tares, ses déficits, ses reprises et ses erreurs, cet effort n'est pas étranger à l'action du Verbe Rédempteur qui, devant être le Consommateur de tout bien, en est aussi le Principe... Sa Providence surnaturelle mène à leur insu les hommes sur les chemins, que sa présence libératrice, un jour, inondera de guérison » (*E.M.*, p. 107).

« Par des industries multipliées, le Christ attire à lui ceux que le Père l'a chargé de conduire, et sur les routes du désert, dont il est la seule eau vive, depuis les millénaires c'est la fraîcheur de la source éternelle, qui de tous les points de l'horizon fait cheminer les caravanes » (*E.M.*, p. 108).

*Quodcumque bonum, quodcumque sanctum* : « Tout cela est très réel et très bon. Ce sont les matériaux de l'Eglise plus grande et plus belle; c'est déjà le patrimoine du Christ et de son Epouse. Celle-ci y a une sorte de *ius ad rem* » (*N.R.Th.*, 1940, p. 394).

C'est dans l'Eglise que s'achèveront les *tempéraments* si riches des divers peuples :

« Nous ne savons pas encore quelle note profonde, pathétique, l'Eglise de l'Inde jettera dans le concert de la prière; nous ne savons pas quelle fidélité héroïque et calme le Japon mettra dans sa profession de foi, nous ne savons pas de quel exubérant enthousiasme les noirs salueront en vous le Sauveur. Nous ne savons pas de quelle ténacité silencieuse et sagace les Chinois entoureront vos autels. Toutes les richesses humaines des peuples non chrétiens, toutes les vibrations de ces âmes innombrables, c'est cela qu'il faut intégrer dans votre Eglise; alors, seulement, la croissance étant achevée, on entendra la voix du monde devenu chrétien » (*P.M.*, pp. 83-84).

C'est dans l'Eglise que se surnaturaliseront *les vertus* des non-chrétiens : La Bhakti deviendra charité théologale; le jen se muera en amour d'autrui pour l'amour de Dieu; il en sera de même de l'ascétisme bouddhique et de tout le reste (voir *E.M.*, pp. 109 sv. et 170-174, pour des « cas » bien précis).

C'est dans l'Eglise que les *rites* religieux et les *institutions* mourront pour « revivre » dans une vérité cette fois totale.

L'Eglise ne peut ignorer « les milliers de mosquées qui pointent partout en terre d'Islam avec le muezzin appelant cinq fois par jour à la prière... les milliers de monastères bouddhistes avec leur arbre sacré et les gongs frappés par les dévots » (*P.M.*, p. 19). Et « ils ne se trompent pas, ces païens en croyant qu'il y a quelque part dans le monde un objet sensible qu'ils aient le droit d'adorer et chaque matin sur notre autel catholique, après la consécration, le prêtre tient cet objet dans ses mains » (*P.M.*, p. 36).

Les conclusions missionnaires s'imposent.

D'abord « Il ne faut rien détruire de cette force immense » (*Sem. Miss.*, 1926, p. 6).

« Nous ne traiterons pas par le mépris destructeur ce que nous pouvons respecter comme la lente préparation des âmes... La vraie méthode, c'est de con-

traindre, par leur effort même et en vertu de ce qu'elles prétendent réaliser, toutes les théories païennes à confluer dans la seule doctrine qui les achève en les sauvant et qui, seule, leur permet de ne pas être inutile » (*E.M.*, p. 108).

Si tout cela est vrai, *dans quel esprit* respectueux, accueillant et constructif, ne faut-il pas aller aux non-chrétiens : « Tout effort vers le bien mérite une estime infinie; tout front tourné vers la lumière porte son invisible auréole » (*Sem. Miss.*, 1926, p. 6).

Oui « plus encore que de pain et de remèdes, c'est de respect et d'estime cordiale que les races humaines ont le besoin » (*Sem. Miss.*, 1928, p. 17). Et le droit, peut-on ajouter.

Nous avons envers elles, comme envers nous-mêmes, comme envers Dieu, l'urgent et béatifiant devoir de reconnaître partout où elles sont, les préparations évangéliques.

La simple *justice*, la loyauté, au fur et à mesure que les peuples se rapprochent et se connaissent, nous y amènent inévitablement.

Aussi bien, la seule vraie *tactique* missionnaire impose-t-elle cette attitude. Il y a 25 ans, le P. Charles écrivait :

« Quand on voit dans les peuples encore non-chrétiens les matériaux mêmes avec lesquels nous avons à construire l'Eglise, on les considère, comme un architecte qui examine le bois, la pierre et la chaux qui entreront dans l'édifice. Il n'a aucun désir, il n'éprouve aucun besoin de les déprécier, et plus il leur trouve de qualités solides et brillantes, plus il est avide de les utiliser. En les utilisant, il les *sauve*, au vrai sens du mot...

Le monde chrétien est un immense chantier; la construction divine dans laquelle les matériaux doivent entrer, c'est l'Eglise, qui seule peut leur donner leur valeur d'éternité. Tout ce qui n'y trouve pas de place est perdu. Mais quelle joie de constater que les matériaux sont excellents, que le marbre est sans fissure, que le bois se laisse polir, et que tout annonce une œuvre de choix.

Au lieu de nous pencher avec une pitié un peu clémente sur les pauvres « païens », comme si nous n'avions à leur porter que des remèdes, et à leur persuader d'abord qu'ils sont malades, ne pouvons-nous pas, à la manière de Polyeucte, songeant à Pauline encore idolâtre, répéter devant cette humanité qui nous attend pour trouver sa place éternelle dans l'Eglise :

« Seigneur, de ton amour il faut que je l'obtienne;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne »
(*E.M.*, pp. 242-243; *E.M.*, p. 168; et *D.M.*).

Il faut dire plus : les vertus des païens sont pour le vrai missionnaire un aiguillon, un stimulant.

« Plus ces matériaux sont excellents, plus son ardeur constructive s'impatiente. On ne peut laisser ces arbres sans emploi ni ces pierres inutiles. Leurs qualités mêmes appellent les ouvriers » (*N.R.Th.*, 1940, p. 393).

L'admiration et la joie sont d'ailleurs ici des exigences *théologiques*.

« Quand nous trouvons en plein paganisme l'éloge convaincu de la chasteté, de la douceur, de la bonté, de la modestie, de l'humilité, de la patience, de la sincérité, du renoncement, des vertus simples, sans arrogance et sans colère, **dites, ne devons-nous pas, — pour l'honneur même de notre Dieu qui a semé**

silencieusement ces vertus au cœur de nos frères — y découvrir un nouveau stimulant, le plus puissant de tous, pour hâter l'heure où toute cette maison, consignée aux mains maternelles de l'Eglise, sera sauvée de la ruine et recevra d'elle les garanties d'immortalité? » (*Sem. Miss.*, 1934, pp. 92-93).

Bref, « Ni la saine tactique missionnaire, ni les nécessités de la propagande, ni la saine théologie (ni la simple loyauté) ne peuvent conseiller autre chose, quand nous parlons des peuples à évangéliser que les attitudes de la plus sincère et de la plus haute courtoisie chrétienne » (*art. cit., N.R.Th.*, 1940, p. 392).

Allons plus loin; les nations non-chrétiennes, leurs trésors humains de tout genre sont « d'une certaine façon très vraie *nécessaires* à la plénitude de l'Eglise. Aussi longtemps, en effet, que l'Eglise n'y est pas plantée, l'Eglise leur manque, mais elles aussi manquent à l'Eglise... Ces nations non seulement reçoivent quelque chose de l'Eglise, savoir la vraie vie, mais aussi, elles apportent quelque chose à l'Eglise, savoir un accroissement... Les japonais, les chinois, les indiens et tous les peuples d'Afrique ont quelque chose à donner à l'Eglise, de leur propre génie et de leurs qualités traditionnelles. Afin que, en tout cela, toute l'œuvre du Créateur soit incorruptiblement gardée par le sceau du Rédempteur, dans l'Eglise » (*D.M.*).

On ne peut mieux dire pour conclure ces réflexions sur les rapports entre l'Eglise et le monde.

Mais qui établira ces rapports?

## IV. DIEU A BESOIN DES HOMMES

« Ce ne sont pas seulement les hommes qui ont besoin de Dieu; c'est Dieu qui très réellement a besoin des hommes. Sans lui, ils ne seront pas sauvés mais, sans eux, son œuvre ne vivra pas.

Les hommes périront s'ils ne veulent pas croire; mais s'ils voulaient ne plus croire aujourd'hui, c'est l'œuvre de Dieu qui périrait d'un seul coup.

Dieu est nécessaire aux hommes, mais depuis qu'Il a voulu l'Incarnation, les hommes sont nécessaires à Dieu. Hors de l'Eglise, point de salut, mais hors de la collaboration volontaire des hommes, point d'Eglise » (*Sem. Miss.*, 1934, p. 92).

Dieu a besoin des hommes. Vingt ans avant un film fameux, la formule fut donc dite, mais plus pleinement, car elle ajoutait : l'Eglise a besoin des hommes; et elle sous-entendait en conclusion : La Mission a besoin des hommes, des hommes *à* agréger, on vient de le voir; des hommes aussi *pour* agréger.

Ces ouvriers de la plantation de l'Eglise; ils seront de caractères divers mais d'un même esprit, qu'il est bon de décrire en son essentiel.

*L'esprit missionnaire.*

Il faut le redire inlassablement, à notre époque plus qu'à toute autre : « Le missionnaire ne travaille ni au nom de son pays, ni au nom de sa Congrégation ni au nom de ses bienfaiteurs, mais au nom de l'Eglise; et c'est devant cette Eglise, hiérarchie et fidèles, qu'il est responsable » (*Dossiers*, 1).

« Quand mon désir sera tellement mêlé au sien qu'on ne pourra plus les distinguer : quand tous les mouvements de mon âme seront identiques à ses Vouloirs, quand j'aurai les mêmes joies, les mêmes intérêts et les mêmes soucis et que noyé en lui par un abandon complet de toute recherche égoïste (personnelle, cléricale, nationale), j'aurai pris jusqu'à ses nuances et à son goût, je deviendrai participant de ses pouvoirs et nos deux actions fondues pourront achever l'œuvre de la Rédemption » (*P.M.*, p. 13).

« Nous n'avons plus derrière nous les flottes du Portugal, ni les armées espagnoles des Conquistadors (de quelque siècle qu'ils soient). Nous n'avons plus rien sinon vous, Seigneur, et votre Esprit silencieux. Mais c'est sans doute ce qu'il faut, puisque c'est ce que votre Providence a préparé... et, comme dans vos béatitudes, cette douceur finit par posséder la terre » (*P.M.*, p. 124).

« Et parce que nous ne sommes pas comme des abandonnés, devant vous ramener par nos propres moyens tout un monde sur nos épaules ; parce que votre Esprit, dans toutes les âmes et dans toutes les choses, nous attend comme un complice divin et comme un guide très sûr, c'est une vision d'optimisme surnaturel qui doit remplir mes yeux » (*P.M.*, p. 172).

« Nous sommes trop souvent sans vision aucune... Nous parlons d'aujourd'hui et d'hier et la seule chose intéressante, c'est demain... ce sont des voyants qu'il faut nous susciter, Seigneur ».

« Ceux qui comptent vraiment dans le champ des possibilités missionnaires, ce sont ceux qui ajoutent à toutes leurs causes d'insomnie la pétition du Pater sur l'Adveniat Regnum tuum et qui ne peuvent plus trouver sur terre le repos facile des horizons rétrécis » (*E.M.*, p. 211).

Cette vision, c'est, au fond, le regard de la *foi* qui voit Dieu déjà présent et à l'œuvre partout ; qui espère en son intervention et en ses grâces ; qui respecte, parce que Dieu même l'a aimé, l'ensemble entier des hommes et des choses (voir *P.M.*, pp. 40 sv.) ; qui, donc, accueille et transfigure toute réalité valable pour en faire une partie de l'harmonie ecclésiale à la gloire de la Trinité.

Le respect est d'ailleurs une exigence de l'*amour*, un amour communautaire, ecclésial encore, qui veut tout rassembler.

« La force qui change le monde, ce n'est pas une connaissance, c'est un amour ; quand cet amour est égoïste, le monde prend la forme d'un conflit de tous contre chacun et de chacun contre tous et il descend vers les destructions ; quand cet amour est divin le monde prend la forme d'une collaboration, d'une entr'aide, d'une harmonie généreuse, d'une famille et, pour tout dire d'un mot : d'une Eglise maternelle » (*E.M.*, p. 129).

Cet amour veut aussi l'*identification* à ce qu'on aime. Le Christ a sauvé ce que, par l'incarnation, il est devenu. Leçon pour nous.

« Ce que le Christ était par nature, grâce à l'union personnelle de l'humanité et de la divinité, nous pouvons le devenir, dans un sens différent mais tout aussi réel, par l'adoption que procure la charité » (*E.M.*, p. 121).

Oui, « comme chrétien, baptisé, connaissant Dieu et sa grâce, vous pouvez vous transplanter dans le milieu de votre choix, l'adopter par un grand amour qui saisisse et noue en un faisceau tant de désirs dont la dispersion nous consume. Et vous pouvez alors, avec un crédit qui s'accroîtra chaque jour, traiter devant Dieu des intérêts de tous ceux qui sont votre race par l'adoption de

l'esprit, de tous ceux que votre choix, sanctionné par la Providence, a rendus vos frères » (*E.M.*, p. 127).

« Le Christ a sauvé ce qu'Il est devenu comme disaient les Pères de l'Eglise au temps des grands conciles christologiques... C'est la même méthode qui partout continue l'œuvre de la Rédemption : devenir un par la charité avec ceux qu'on veut sauver et, par conséquent, former avec eux une société surnaturelle, dont l'Esprit de Dieu est le principe et dans laquelle tous les trésors (terrestres et) éternels sont mis en commun. Qu'il s'agisse de l'apostolat missionnaire, ou de l'assistance aux âmes du Purgatoire, c'est partout la même loi, cette loi qui gouverne tous les actes de la Bonté divine elle-même, parce qu'elle s'identifie avec la nature même du Père, du Fils et de l'Esprit » (*Le Purgatoire, Profond Mystère*, pp. 100-101).

*Les actes missionnaires.*

Cette assimilation, à travers le Christ, par la charité surnaturelle, aux peuples qu'Il veut gagner, nous donnera le droit, le devoir et le pouvoir tout ensemble, de *prier* pour eux, avec eux, et en leur nom. « L'amour surnaturel sincère et profond peut (et doit) nous constituer aux yeux de Dieu les médiateurs de sa grâce auprès des (non-chrétiens) » (*E.M.*, p. 121).

Prière dilatante, parce qu'infiniment vaste.

Dilatante encore parce que toujours exaucée :

« La prière que tu feras pour l'extension de l'Eglise visible, cette prière sera toujours efficace... Dieu exauce toutes les prières que lui-même nous inspire de faire; il en est le terme parce qu'il en est l'origine et il ne nous inspire de les faire que parce qu'il est prêt à les exaucer... Ce que l'Eglise désire, ce qui lui est nécessaire, comme la croissance au corps de l'enfant, c'est cela aussi que Dieu désire et veut en elle et par elle et toutes les prières qui conspirent avec ce vœu divin sont sûres d'aboutir » (*E.M.*, pp. 224-225; voir *Eucharistie et Missions : P.M.*, pp. 141-144 et *Dossiers*).

L'effort missionnaire débute par la prière et celle-ci ne doit cesser de l'accompagner pour le féconder. Mais si l'Eglise est non seulement l'Eglise des âmes, mais celle des hommes et même des choses, alors l'effort doit s'engager aussi dans *le contact et l'action*, sur les hommes et sur les structures du monde entier. Cette action, tous en peuvent, tous en doivent être les ouvriers. A des degrés et sous des formes diverses, même en restant au pays. Et ce n'est pas pour rien que le P. Charles a voulu susciter et appuyer des œuvres comme l'*Aucam* pour les étudiants ou comme l'*A.M.D.C.* pour les dames de Belgique.

Cependant *partir* est mieux. Comme il l'écrivait : « La forme parfaite, achevée, c'est celle du don total, et beaucoup sont ainsi partis pour se donner dans les séminaires, les noviciats ou les couvents au service total de l'Eglise » (*E.M.*, p. 245).

C'est la fonction missionnaire telle qu'on la conçoit immédiatement, celle des Pères, des Frères, des Sœurs. Le P. Charles la supposait connue. Mais il s'est efforcé d'en élargir la vision et d'en affiner les

sentiments comme on le disait un peu plus haut. C'était le but des Semaines de Missiologie. A travers la trentaine de ses volumes de comptes rendus c'est une certaine conception du missionnaire qui, sans cesse, est exposée et reprise.

Toutefois, des missionnaires, il en est encore d'autres, laïques :

« Dans les champs de mission, il y a place, il y a une place immense, illimitée, pour les dévouements de toutes formes. Tous peuvent être absorbés avidement, comme l'eau par le sable aride du désert. Médecins, infirmières, assistantes sociales, professeurs, oui, même professeurs d'université, ingénieurs, agronomes, écrivains, rédacteurs, c'est tout ce service catholique qui déborde le ministère proprement spirituel et dont le missionnaire ne peut, sans détriment, se charger lui-même, c'est tout cela qui doit être organisé et maintenu si l'établissement catholique en terre de mission veut vivre et se conserver... La forme la plus haute, la plus incontestable, la plus puissante de cette fonction, elle aussi missionnaire, c'est évidemment la forme tout à fait désintéressée et qui ne se limite à aucune durée de contrat... jusqu'au *Nunc dimittis* de la Providence... au service de l'Eglise missionnaire dans la personne de nos frères lointains » (*E.M.*, pp. 245-246).

Ce texte d'une si ferme clairvoyance est écrit, il y a un quart de siècle, et presque 20 ans avant *Evangelii Praecones* ! Il dit, ou mieux prédit, tout ce qui, depuis lors, est devenu le laïcat missionnaire, pour la croissance de l'Eglise et la gloire de Dieu.

*Clergé local.*

Mais, quel que soit leur statut, les missionnaires étrangers ne forment qu'un cadre temporaire ; ils ne doivent pas oublier que les chefs religieux normaux d'un peuple sont à tirer, dès que possible, de ce peuple même ; ni penser que telle nation est, pour longtemps ou pour toujours, incapable de fournir ces chefs. Sur la question du « clergé indigène », comme on disait de son temps, le P. Charles fut parmi les audacieux, les « croisés ». Malgré certaines outrances verbales ou quelques rares erreurs historiques, il a tenu sur ce sujet, depuis 1925, des positions beaucoup plus nuancées que tels propagandistes d'aujourd'hui.

En principe, il a fait remarquer que l'établissement du clergé et de la hiérarchie indigènes était *central, essentiel, caractéristique* au plus haut point de la plantation de l'Eglise : « non pas la corniche du bâtiment, mais sa pierre fondamentale » (*E.M.*, p. 184). Mais il a noté aussi que cet établissement n'était pas tout, qu'il ne mettait pas fin automatiquement à la mission, ne supposait ni ne proclamait le retrait des missionnaires étrangers (voir les *Dossiers*) : toutes vérités que l'on souligne de nos jours, expérience faite. Il corrigeait ainsi déjà certains radicalismes trop simples, un peu régionalistes sans le savoir. Il est frappant de noter qu'aujourd'hui les évêques autochtones souhaitent expressément ce maintien des missionnaires étrangers en cer-

taines fonctions de leurs diocèses, souhait que motivent à la fois la saine nécessité et l'esprit de vraie catholicité.

En principe encore, le P. Charles a montré que le clergé indigène et les cadres locaux étaient à la fois un objectif premier et une *réalisation presque dernière,* selon la remarque du vieil adage : *Primum in intentione, ultimum in executione.* Ce qui est premier dans l'estime et le vouloir, ce qui occupe dans un dessein une place de choix, ne peut être généralement atteint et réalisé qu'après bien du temps, voire en dernier lieu. Ainsi tout retard n'était pas de soi mépris ou culpabilité... Et, de nouveau, cette position est plus nuancée et plus vraie, en histoire comme en psychologie, que telles condamnations sommaires des anciens missionnaires : certains retards furent timorés; d'autres, justement prudents.

« Pour juger équitablement de la question, écrivait le Père en 1930, il faut envisager sous tous leurs aspects les obstacles formidables qui se dressaient sur la route. Ces obstacles nous permettent à la fois de comprendre les déficiences, les hésitations des missionnaires et d'estimer à sa valeur unique la hardiesse correspondante du Saint-Siège.

On a parfois posé ce problème de façon bien maladroite comme si le procès des missionnaires était engagé, comme s'ils avaient à répondre d'un péché qu'ils auraient commis. Pareille dispute ne peut que provoquer des violences, et elle ne réussit qu'à aigrir les âmes : besogne toute négative et stérile. Il est superflu d'ajouter aujourd'hui à ce qui nous divise.

» La question n'est pas de savoir si les missionnaires ont eu tort ou raison : le dossier de cette enquête, personne ne le possède, et nul n'a le droit de juger des intentions d'autrui.

» Ce que nous pouvons faire, c'est examiner les obstacles... pour mieux comprendre la portée du geste pontifical qui ordonne de les surmonter et la valeur des ouvriers qui exécutent ces saintes consignes » (*E.M.*, p. 177).

*Il est superflu d'ajouter à ce qui nous divise* : paroles d'or, paroles de sagesse, d'autant plus frappantes que leur auteur n'avait certes rien d'un timoré!

C'est dès lors avec un enthousiasme bien fondé qu'il pouvait saluer le passage en Belgique des premiers évêques chinois : « La joie des catholiques en recevant la bénédiction des évêques chinois, c'est de savoir, c'est de voir de leurs yeux que notre Mère la Sainte Eglise est maintenant établie solidement à l'autre bout de l'immense continent » (*E.M.*, p. 192). « C'est une époque de l'histoire de Chine qui se clôt; c'est l'Eglise d'Extrême-Orient parvenue à sa majorité » (*E.M.*, p. 200).

Trente ans plus tard, les événements ont montré combien l'Eglise et les chrétiens de Chine étaient en effet parvenus à une foi, à une fidélité adultes, viriles, héroïques. Quand on en est arrivé là, quand, sous de multiples aspects, l'Eglise est aussi fortement enracinée et plantée, la Mission tend vers sa fin.

Certes, « il est bien sûr que la besogne de la conversion du monde

est une tâche écrasante et qu'elle devra normalement se continuer pendant des siècles ; mais il est faux de dire que cette besogne soit l'objet propre de l'activité missionnaire. La mission... a uniquement pour but d'établir dans un pays l'Eglise du Christ, avec tous les organes qui assurent sa permanence et sa vitalité. C'est là sa tâche... ».

Le reste est au-delà de la mission proprement dite :

« C'est l'Eglise de Chine qui convertira la Chine ; c'est l'Eglise du Japon qui convertira le Japon ; c'est l'Eglise noire qui convertira l'Afrique, et l'Eglise Missionnaire n'est qu'une étape transitoire : son but est de faire éclore en terre païenne l'Eglise indigène et de disparaître ensuite comme le bouton disparaît dans la fleur et l'enfant dans l'adulte » (*E.M.*, p. 183).

Le P. Charles ajoutait, avec un optimisme qui dut alors en faire sourire plus d'un : « Avant un demi-siècle, il sera inutile de chercher des missions en Afrique Centrale » (*Ibidem*).

Un demi-siècle... Depuis qu'il parlait ainsi, il ne s'est pas écoulé trente ans. Mais déjà les deux plus grandes terres de Mission : la Chine, l'Inde ne peuvent plus guère compter pour survivre et pour progresser dans la foi que sur les forces autochtones. Les autres pays d'Asie en viennent peu à peu aux mêmes situations. L'Afrique ne peut manquer d'emboîter le pas dès qu'elle sera, un peu partout, indépendante,... avant quinze ans sans doute.

« Notre prudence doit consister aujourd'hui à aller vite. Les étourderies sans doute sont aussi dangereuses que les tergiversations. On manque son train parce qu'on s'est jeté dans le premier compartiment venu, se trompant de voie et de direction ; mais on ne le manque pas moins quand on a perdu tout son temps en informations et en recherches et qu'on a laissé toutes les locomotives partir » (*P.M.*, p. 167).

Texte pittoresque, mais grave avertissement.

L'accélération actuelle de l'histoire montre combien le P. Charles eut raison de fixer comme but aux missions : l'Eglise — plus que jamais et dès que possible — partout plantée.

« Notre vertu, écrivait-il, doit consister à ne rien aimer plus que l'accroissement de la Sainte Eglise » (*E.M.*, p. 223).

C'est le programme même de la Mission.

*Avril-mai 1958.*

*Louvain* J. MASSON, S. J.
95, Chaussée de Mont-Saint-Jean.